

Thomas Harlan, cinéaste et romancier allemand

Par **MARIANNE DAUTREY**
Traductrice
de l'allemand,
journaliste

Thomas Harlan est mort le 16 octobre. Il laisse trois films et quatre romans, autant de témoignages glaçants de l'époque, à peu près ignorés en France, l'un de ses pays d'élection, et à peine plus reconnus en Allemagne, son pays d'origine. Peu de gens ont deviné ce qu'il a fallu de barbarie, mais aussi de liberté, de grâce et d'amour à cet «enfant de salauds» pour exorciser l'héritage d'une histoire effroyable venue d'Allemagne, celle du nazisme qui, par le hasard de sa naissance, était la sienne : il était le fils de Veit Harlan, le réalisateur du *Juif Süß*. A l'histoire nazie, il a répondu par une vie d'actes et d'engagements politiques. Devenu lui-même réalisateur et écrivain, il a opposé à son père ses films et ses écrits. Fils d'un cinéaste officiel du régime nazi, il passe une enfance choyée par les plus hauts dignitaires du régime. En 1945, il a 14 ans et découvre que les films de son père ont été des instruments de l'extermination des Juifs : le régime avait décidé d'imposer la vision du *Juif Süß* à tous les SS en fonction dans les camps de concentration et d'extermination afin d'affermir leur haine. De cette découverte glaçante, Thomas Harlan tire une leçon : les images et les mots ont la puissance des armes. Il fait de ses mots et de ses images les armes d'une guerre qu'il mène jusque dans la réalité. Ça commence par une provocation, en 1959, à Berlin, à l'issue d'une représentation de sa pièce, *Moi-même et non un ange*. *Chronique du ghetto de Varsovie*. Là, au tomber de rideau, il accuse une

série de personnalités de la RFA de collaboration avec le régime nazi. Le scandale est tel qu'il décide de fonder ses accusations. Il consulte les archives de guerre en Pologne et en URSS. Ses découvertes dépassent largement ses quelques accusations lancées intuitivement : les personnalités en place ayant des carrières nazies à leur actif se chiffrent par milliers. Il est, en outre, le premier à découvrir l'existence du camp d'extermination de Chelmno. Il forme alors le projet d'un livre pour lequel il imagine le titre de *IV^e Reich* et reçoit le soutien financier de l'éditeur italien Feltrinelli. Mais, en 1964, la mort de son père et l'horreur de ses décou-

Il était le fils de Veit Harlan, le réalisateur du «Juif Süß». A l'histoire nazie, il a répondu par une vie d'actes et d'engagements politiques.

vertes lui font renoncer à cette publication. Il livre ses documents au procureur général de Francfort. Interdit de séjour en RFA, il reprend la route. Au Portugal, dans l'élan de la Révolution des œillets, il réalise son premier long-métrage, *Torre Bela* (1975), un film performance qui provoque plus encore qu'il ne suit l'occupation des propriétés du duc de Bragança par des paysans sans terre. En 1978, de retour dans une Allemagne tétanisée par l'enlèvement et l'assassinat de Martin Schleyer et par le suicide en prison des trois membres fondateurs de la Fraction armée rouge (Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Jan-Carl Raspe), Harlan re-

plonge dans l'histoire nazie comme on se prend les pieds dans un vieux cauchemar.

Wundkanal est le deuxième film qu'il réalise sous le regard de Robert Kramer. Il met en scène l'interrogatoire d'un ancien nazi et confie le rôle à un véritable criminel nazi déjà jugé. Mais, parce qu'aucun nazi n'est capable de reconnaître ses faits et gestes (Harlan, qui, toute sa vie, a tenté de faire parler son père, le savait mieux que personne), ses aveux lui sont dictés et, dans un même souffle, il avoue : sa participation au crime nazi, l'ordre de suicide intimé aux SS afin d'effacer les traces du crime, les «suicides» récents des mem-

bres de la RAF.

Robert Kramer réalise un film sur le tournage. Notre nazi révèle, à l'encontre du dispositif parfaitement clos sur lui-même de *Wundkanal*, le machiavélique dosage de douceur et de violence employé par Harlan pour faire céder «son nazi». *Wundkanal* sort en 1985, mais ne sera pour ainsi dire jamais montré.

En 1990, Thomas Harlan réalise un dernier film à Haïti : *Souvenance*. S'y enchâssent les incantations d'un fils tentant de faire revivre son père mort et les rites qu'une femme met en œuvre pour rappeler son amant à la vie, rassemblant les objets du défunt, comme on rassemble les membres épars d'un corps. Les temps ne sont plus à la guerre. Le guerrier revêt les habits du passeur. En 2000, malade, Thomas Harlan passe ses dix dernières années

dans un sanatorium à Berchtesgaden. Il se met à écrire. Surgis du pays des morts, ses romans reviennent sur les traces d'un passé désormais lointain : les archives du camp de Chelmno (*Rosa*), l'URSS (*Die Stadt Y's*), un cimetière nazi (*Heldenfriedhof*). Le temps a passé et métamorphosé ses fictions en un théâtre de spectres et en un chant orphique soufflé par sa «fureur blanche». Le manuscrit qu'il laisse après sa mort a pour titre *Veit* : ses mots l'ont ramené à son origine.

Dans *Rosa*, il écrit : «L'histoire s'est terminée avant d'avoir commencé. Qu'entre sa fin et son début, il n'y ait rien eu, pas même du silence, et que cette lacune, même de douleur, pouvait n'être rien d'autre qu'inanité, n'étonnait que ceux qui n'avaient encore jamais raconté d'histoire sans craindre que tous les mots, qu'ils avaient réussi à faire leurs, n'aient dépassé leur contenu et que là où, en suspens au-dessus de l'abîme, hissés sur leur falaise et comme ensorcelés par la profondeur vertigineuse du gouffre, ils n'aient péri de leur impuissance à oser une chute dans ce vide.»



SUR LIBÉRATION.FR

Livres, cinéma, théâtre, musique...

Retrouvez l'actualité culturelle, à travers nos critiques, dossiers, blogs, tchats, vidéo...

<http://www.libération.fr/culture>